UNE HISTOIRE DE BRIGANDS

Au temps où j'étais à l'île d'Elbe, curioux d'y rechercher les traces du passage impérial et de reconstituer sur place ce qu'avait pu être pour Napoléon déchu cette minuscule royauté d'un jour, aboutissement lamentable de tant de puiss_nce et de fant de gloire, il m'arriva une asses hizarre aventure, à laquelle je n'ai jamals songé sans rire, mais qui, durant quelques instants, avait paru me reporter à ces fantastiques histoires de brigands, comme il s'en déroulait, vors 1830, dans les montagnes de la Calabra.

J'avais, dans la journée, quitté Porto-Ferralo, la petite et pittoresque capitale de l'île, bâtie au XVIe siècle, par Cosme de Médecia, sur un promontoire abrupt, cerclé de mer bleue, et j'étais arrivé, pour diner et coucher, au petit port de Marciana, distant d'une quinzaine de kilomètres. Une grève de galets, avec une vielle tour à demi écroulée, des maisons à l'italienne, toits plats, portiques cintrés, escaliers de pierre et balcons de fer. Derrière, presque immédiatement, la montagne à pic. le long de laquelle grimpent les vignes et les oliviers, puis les châtaigniers, et que coiffait un chapeau de nuées.

Je m'étais fait enseigner l'albergo du lleu, tenue par le signor Ventura, qui, après m'avoir salué jusqu'à terre, s'était occupé de me préparer un copieux macaroni. Ni lui ni sa femme ne savaient un mot de français, mais ils étaient pleins de prévenances et criaient très fort, pour que je com-

Le repas-terminé, j'étais allé errer sur la grève. Après une journée admirable, la nuit s'annoncait froide et pluviouse. Pas une étoile ne pointait au firmament. Des femmes, vétues de noir, aidaient les marins à tirer leurs bateaux sur les galets, de crainte d'une tempête. D'autres se rendaient aux fontaines avec, sur la tête, leurs cruches de cuivre martelé. Quelques guitares sautiliaient dans les maisons closes. Une tristesse indéfinissable, cette tristesse qui saisit parfois le voyageur sur le sol étranger, s'était tout à coup emparée de moi. Il me sembla que j'étais comme perdu en ce recoin du mortie. Aussi ne tardai-je pas à regagner l'aubeige et, en baragouinant de mon mieux ce que je savais d'italien, je demandai une chandelle, une chambre et un lit.

Les chambres des voyageurs n'étaient point dans l'auberge même, mais dans une autre maison, à quelques minutes de là. Le signor Ventura ordonna à sa femme de m'y conduire et celle-ci, après avoir mis dans la poche de son tablier une chandelle et des allumettes, alluma une lanterne. Après quoi, elle m'invita à la

Dehors, la nuit était subitement tombée et, en quelques minutes, la tempéte s'était déchaînée. A l'extrémité de la rue, que balayait le vent, on entendait le flot battre les galets et, à peine la porte s'était-elle entrebaillée que je reçus en pleine figure une mitraille de pierres et de cailloux, dont je fus à moitié estourbi. Mais déjà mon hôtesse s'était mise à quatre pattes et me conviait à l'imiter. Littéralement stupéfait de la soudainuté de ce cataclysme atmosphérique, que la signora Ventura semblait considérer comme un événement fort naturel, je la sulvis en cette singulière posture. C'était une tempête sèche, sans une goutte d'eau, et d'autant plus effroyable.

La maison où je devais loger était la dernière de la rue, et je pensais. à part moi, que le vacarme de la tempête ne m'y permettrait point sans doute d'y fermer l'œil. Je me trompais. Tout bruit s'éteignait derrière ses murs épais. Les blocs de pierre dont elle était bâtie, et que bien d'autres fureurs du ciel avaient battus, n'avaient pas un frémissement. Ils n'enfermaient que du silence. Par moments sculement, on percevait, comme une rumeur étouffée, le déchainement de l'ouragan et de longs miaulements plaintifs qui fusaient sous les portes.

Mon hôtesse me fit traverser plusieurs pièces vides et carrelées, toutes résonnantes, et m'ouvrit une chambre, qui m'était destinée. Elle tira la chandelle de sa poche, l'alluma et la mit dans un flambeau. Je m'informai s'il n'y avait pas d'autres voyageurs dans la maison. La signora Ventura me répondit que j'y serais seul, puis se retira.

La chambre était une assex vaste pièce, carrée, au sol dallé, aux murp blanchis à la chaux, avec un lit de fer. J'examinai celui-ci. Il était propre. C'était le principal. Je vis aussi que la fenêtre ouvrait sur une étroite et profonde courette, assez semblable à l'intérieur d'un puits. Le silence était tel autour de moi que le tictac de ma montre, posée sur ma table de nuit, scandait les secondes avec la netteté d'un balancier d'horloge et que j'entendais dans mes poignets le battement de mes artères. Je m'enfermai à double tour, me déshabillai. me couchai et ne tardai point à m'endormir.

J'étais encore dans mon premier sommeil lorsque j'entendis de gros pas, de l'autre côté de la choison à laquelle mon lit était appuyé, et des voix. Je reconnus celle de mon hotesse. L'autre était une voix d'homme. Quelque voyageur attardé, sans doute, qui vensit dormir sous le même toit que moi. Il y eut un remueménage asses bruyant. Je vis des rais de lumière filtrer sous ma porte, et même une lourde caisse tomba sur le sol. Mais, ramenant mon drap sur mon oreille, je me rendormis au bout de peu d'instants.

Il pouvait être environ cinq heures du matin, lorsque je me réveillai en sursaut

Un cri de douleur, rauque à la fois et strident, avait, il me le semblait du moins été jeté dans le silence. Il était parti, autant que j'en pouvais juger, de la pièce voisine. Je me mis sur mon séant et me passai la main sur les yeux.

L'aube blafarde commençait à peine à friser la fenêtre de ma chambre. J'écoutai avec attention et m'aperçus, en effet, que l'on marchait dans la chambre mitoyenne, dans celle-là même où j'avais entendu, la veille au soir, un autre voyageur venir se coucher. On y parlait aussi, à mi-voix et en italien. Les paroles m'étaient indistinctes. Une des deux voix, plus aiguë, me parut être cependant une voix de femme. Mais rien ne m'apportait le moindre éclaircissement sur cette effrayante clameur que j'avais cru percevoir. Avais-je donc révé?

Le chuchotement continuait, plus animé, et je pensais à une aventure galante. Je n'en doutai plus quand J'entendis la porte s'ouvrir, des mots d'adieu, puis la porte se refermer, un frôlement contre les murs du corridor, et des pas s'éloigner. Quant à moi, j'avais été la proie d'un cauchemar, sans rapport aucun avec mon voisin et avec l'intrigue galante que mon réveil inopiné m'avait fait découvrir. Ayant ainsi arrangé les choses dans mon esprit encore à demiengourdi, je me préparai à reprendre une heure ou deux de sommeil. Le silence était redevenu complet.

Malgré tous mes efforts et mon imagination continuant à trotter, je ne pus pourtant dépasser cette somnolence qui n'ert ni le sommeil, ni l'éveil, et qui se contente d'envelopper les objets ambiants d'une sorte de voile, qu'un rien suffit à soulever. Aussi sursautai-je tout à coup en entendant, de l'autre côté de mon mur un cliquetis d'acier. Je me redressai à nouveau sur mon lit et me collai l'oreille contre la cloison.

On recommençait à marcher et à parler dans la chambre voisine, et je distinguais nettement ce bruit métallique, pareil à celui de lames de couteau qui s'entrechoquent. Puis un cri retentit, mais d'homme, un râle sec et bref, qui se tut presque aussitot. Il y eut un brouhaha de voix, parmi lequel un mot, plusieurs fois répété, arriva jusqu'à moi: "Sangué! Sangué! (Du sang! Du se 3!)"

Le jour s'était levé, et, sautant à bas de mon lit, j'allai vers la fenêtre, tirer son mince rideau de mousseline, afin de laisser entrer plus de lumière dans la chambre et de m'éclaireir les idées. Je voulus jeter dehors un regard, mais je ne vis en face de moi que le mur nu de la courette, sur laquelle ne donnait aucune autre fenétre que la mienne et celle de la chambre voisine, où se passaient les événements mystérieux qui m'occupaient,

Je n'étais ni assez poltron ni assez

sot pour avoir peur et m'imaginer que j'étais tombé dans un coupe-gorge, où des gens s'entretuaient, où l'on attirait peut-être les voyageurs pour les dévaliser et en faire de la chair à paté. D'un autre côté, cependant, j'étais sûr, maintenant, de n'avoir point rêvé. Et, de cette maison solitaire et muette, où toute vie du dehors s'étouffait, de cette cour murée, de cette fenêtre sans ciel, de ma tristesse de la veille, de ces voix étrangères dont la seule parole que je distinguais et comprenais était une parole de sang, de ces cris de souffrance, presque d'agonie, qui, à deux reprises avaient déchiré le silence et m'avaient fait tressaillir, se dégagenit, malgré moi, une impression pénible, angoissante presque, d'autant plus irritante que je me l'expliquais moins. Je songeai à un chirurgien qui ouvrait des ventres, coupait des bras ou des jambes. Mais ce ne sont point là des opérations qui se font, sans autre appareil, à une heure semblable, dans une chambre de village. A cette supposition il fallait encore renoncer.

La porte de mon voisin s'était rouverte, comme la première fois. Il me parut aussi qu'il reconduisait quelqu'un, at j'entendis des "Addio! Addio! (Adieu! Adieu!)" répétés. Le même frôlement, et des souliers pesants passèrent dans le corridor et s'éloignèrent. Etait-ce donc l'assassiné qui s'en allait? J'étais demeuré en chemise, assis aur le bord de mon lit, jouant du pled avec ma pantoufle, et me perdant en conjectures sur cette bizarre aventure. Le tic-tac infatigable de ma montre, qui marquait six heures, m'agaça, et je la

fourrei dans un tiroir. Je me demandais si le plus simple n'était pas de m'habiller et d'aller voir ce dont il s'agissait, quand de nouveaux pas résonnèrent dans le corridor, et blentôt le cliquetis d'acier recommença dorrière mon mur. Alors une voix d'enfant cria: "Nô! Not (Nonis Non!)," à laquelle répondirent de gros ricanements. L'enfant supplisit. Il se mit à pleurer, puis à pousser des hurlements. Il se débattait, car il y eut une chaise de renversée. On le maintint sans doute, et je n'entendis plus que des halètements sortir de sa poitrine, jusqu'à un eri plus fort et désespéré.

Les grosses voix risient toujours de

Neuf mois—45 livres



Tel est l'age et le poids de Mile M Chirg, de Berrice, Lire. La protograrhie à gauche modifie le têbe moustre et cede de Mme W. E. Met'lung. Sur les geneux de Mme Met lung, la fillette de 45 livres, et sur les genoux de son pere, le fils alté, agé de trois ans, qui pèse quelques livres de moins que sa "toute petite" sœur.

plus belle. "Sangué! Sangué!" dit l'une d'elles. Un frisson m'avait couru tout le long des jambes et, me râclant la peau, comme une râpe, m'était monté jusqu'à la racine des cheveux. "Sangué! Sangué!" reprirent les voix, "Bacino! Bacinetta! (Du sang! Du sang! Un bassin! Une cuvette!)"

J'enfilai rapidement mon pantalon, ma veste, me donnai un coup de brosse sur la tête, puis, sortant de ma chambre, j'allai frapper à la porte voisine, bien décidé, cette fois, à savoir.

Après un instant d'attente, le bouton tourna, la porte s'ouvrit et un homme tout souriant m'apparut, "Intrate, signor! Intrate! (Entrez, monsieur! Entrez!)"

Mais déjà, à la vue de l'outil qu'il tenait à la main et à l'aspect d'un jeune garçon que ses parents inclinaient sur une ouvette en ferblanc, où il crachait, une révélation s'était faite. Le brigand était un dentiste! Un vulgaire dentiste! De passage dans le village, un jour par mois, ainsi que, par la suite, je l'appris de mon hôte, il opérait des cette heure matinale, pour la commodité des paysans, qui lui apportaient leur machoire avant de partir au travail. On ignorait ici l'usage du chloroforme et de la cocaine, et les extractions, ainsi que j'avais pu m'en rendre compte, n'étaient point sans dou-

Cependant cet honnête praticien, me montrant une chaise dont le dossier était orné d'un torchon, m'invitait, avec toutes sortes de grâces, à m'y asseoir.-"Subito, signor! Subito! (Tout de suite, monsieur! Tout de suite!)" Déjà, tandis que les gens qui m'avaient précédé, après avoir déposé une pièce de dix sous sur le coin de la table, emmenaient. leur gamin, qui avait enfin séché ses pleurs, il avait jeté un coup d'œil sur le calibre de mes dents et, se penchant vers sa malle ouverte sur le sol, qui contenait, pêle-mêle, toute une collection de pinces et de tenailles, il la secouait vigoureusement (d'où le bruit d'acier que j'avais entendu) afin d'y trouver l'instrument qui me convenait.

J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre le but de ma visite. l'émoi dont il avait été cause et que je n'avais pas besoin de ses soins. A tout hasard, il me prit les mains et

me les serra avec effusion. En regagnant ma chambre, j'allai jusqu'au bout du sombre corridor. vers une fenêtre qui ouvrait toute grande sur le village et d'où la vue s'étendait, admirable, à gauche vers la montagne, à droite sur la mer. Le ciel était bleu, la mer comme du satin, avec des voiles claires qui fuyaient. Dans les rues, les femmes allaient et venaient, paisibles et gracieuses, avec leurs cruches de cuivre. Et, tout en haut, sur la montagne, je distinguais un petit point blanc, qui était l'ermitage de la Madone, où, le 2 septembre 1814, l'Empersur reçut secrètement la visite de son ancienne amie, la blonde comtesse Walewska. Rien ne subsistait nulle part, ni du déchainement furieux des éléments, ni du cocasse

cauchemar que j'avais vécu. PAUL GRUYER.

PRECISION

Conversation entendue dans un grand restaurant des environs de la Madeleine.

- Un client demande au garçon:
- -Y a-t-il du poulet? .-Oui, monsieur, il y a du poulet.
- -Est-il d'aujourd'hui? --Oui, monsieur.
- ---Est-il tendre?
- -Oui, monsicur... -- Est-il bon?
- -Oul, monsieur, -Donnez-moi une cuisse. Alors le garçon, avec un air gra-

-Et quelle cuisse monsieur désire-t-il? La droite ou la gauche?

De toutes les sottises que l'homme peut faire, c'est encore le mariage que je lui conseillerais le plus volontiers; c'est du moins la seule qui ne peut pas recommencer tous les jours.

La seule chose qui m'étonne, c'est qu'on s'étonne encore de quelque

DEMENAGEMENT

Les amateurs de lévriers comparent volontiers leurs animaux préférés à ces athlètes parfaits qui servirent de modèle aux chefs-d'œuvre plastiques de l'antiquité.

Quoique j'apprécie comme il faut ces charmantes bêtes et que je leur reconnaisse une irréprochable heauté ainsi qu'une grâce parfaite, quand il arrive-et cela arrive-qu'un homme me fasse songer à elles, ce n'est jamais qu'on apercoive en lui la proportion divine du Diadumène ou de l'Apoxyomène. Au contraire. Ce sont toujours des gars efflanqués, trop grands et aux membres trop longs qui suscitent en mon esprit la comparaison des lévriers, et pour peu qu'avec une certaine apparence de fragilité ils soient d'une force qui passe la moyenne, la fameuse comparaison me semble tout à fait achevée.

Je dois confessor qu'en écrivant ces lignes, je songe à un certain Marcel je-ne-sais-plus-comment, avec lui j'ai passé six mois de mon existence militaire et qui, dès le premier instant où je le vis, me fit songer à un chien de course. Avec des membres maigres et disproportionnés, il avait une grace innée à laquelle on ne pouvait se défendre de prendre garde: il possédait. chose rare, l'élégance du corps. C'est un don précieux que le plus couteux des tailleurs ne saurait feurnir à quelque prix que ce soit. Marcel ne s'en souciait point et cependai.' aucun dandy n'aurait pu prétendre à celle allure qu'il avait, quand autour de sa taille flexible et mince s'enroulaient cinq ou six mêtres de flanelle rouge dont il se faisait une ceinture depuis l'aine jusqu'à l'aisselle. Car la ceinture de flanelle rouge était une pièce d'habillement à laquelle ne renonça Marcel en aucune heure de la guerre. On voit à ce détail quel était le style habituel de ses costumes, et d'après ce costume il faut bien convenir que-tout au moins dans les grandes lignes-on détermine les catégories sociales: Marcel était déménageur de son état. Il l'est toujours, et c'est comme déménageur que je l'ai rencontré, il y a quelques jours.

Malgré le malheur des temps, et bien que personne ne sache où se loger, il est des gens qui déménagent. Du moins on en voit abandonner l'appartement qu'ils occupaient jusqu'alors, mais rien ne dit qu'ils en disposent d'un autre, et quand on voit leurs malles et leurs mobiliers s'amonceler sur le trottoir, devant le domicile qu'ils quittent, on se demande avec mélancolie en quel lieu pourra bien se voir remisé ce soir tout ce bagage. Quelle que soit l'amertume de cette interrogation, de telles circonstances font vivre les déménageurs, et Marcel a l'air de bien vivre. Il est vrai qu'il a peut-être d'autres ressources par ailleurs.

Avant d'avoir vu son visage ou même reconnu sa silhouette, je l'avais identifié à sa ceinture. Il n'y a pas au monde deux hommes, ni même deux déménageurs pour enrouler pareillement autour de leurs reins et de leur poitrine une si longue pièce de flanelle rouge.

Marcel et moi, nous nous retrouvâmes avec une satisfaction qui n'était pas exempte d'émotion: de tous les êtres auxquels les hasards de la vie m'ont d'aventure plus ou moins atatché, il n'en est pas pour qui je nourrisse plus de tendresse que pour ceux à qui la guerre ou la caserne me lièrent. Chose charmante: mon ancien camarade ne paraissait pas moins heureux que moi-même de notre rencontre.

Pourtant, ce n'avait pas été à cause de lui que je m'étais arrêté près de l'encombrement formé devant une porte cochère par de lourdes tapissières jaunes, par des bottes de paille, par un mobilier dépaysé de souffrir le grand jour du dehors. Comme je passais en face de l'immeuble d'où l'on sortait ce matériel disparate, mon regard se porta sur une charmante commode Louis XV, placée sous les fenêtres du rez-de-chaussée. En bois de violette et d'amarante, ventrue, galbée, mais petite, haute sur ses pieds à sabots de cuivre ciselé, elle portait au-dessus de deux tiroirs un marbre charmant; une brèche

bleue. Certes, c'était un ravissant bibelot, psa exceptionnel assurément, mais tout à fait net, et dont le parfait état séduisait. Rien ne me platt comme les meubles qu'un long entretien domestique doua de cette chaude patine que seul sait conférer le chiffon patient des ménagères. Elle l'avait bien, cette patine, la petite commode qui déménageait.

On la remarquait d'autant plus que le mobilier dont elle dépendant ne contenait aucune pièce qui lui correspondait. Ce n'étaient que meubles bourgeois, ni cossus, ni modestes, fort décents, fort insignifiants aussi. Parmi eux, la commode devait paraîrte une princesse égarée.

Je la vins voir de près, et ce fut pendant que je la considérais que Marcel sortit de la maison. Il portait sur le dos un panier de verrerie. Il manqua de me heurter et ne manqua de me heurter et ne manqua pas à m'injurier.

En levant la tête vers le personnage qui m'interpellait si violemment, mes yeux notèrent la forme de sa ceinture. La sensation de cette ceinture rouge se confondit avec le ressouvenir des jurons familiers à mon camarade: ils lui sont très personnels et je leur découvrais une sonorité singulière dans la paisible rue d'Auteuil où, se déroulait cette petite scène.

-Marcel! m'exclamai-je.

-Mon vieux Pierrot! dit-il à son

N'eût été la charge qui le gênait. nous fussions assurément tombés aux bras l'un de l'autre. Notre reconnaissance s'acheva chez le plus prochain marchand de vin. Pouvonsnous faire autrement que de reprene nos habitudes d'autrefois. Je le voyais tellement identique à lui-même, malgré l'abandon de l'uniforme. levrier humain, souple et flexible. Il

C'était toujours le même grand n'y avait pas jusqu'à ses yeux qui n'eussent ce brun doré spécial à l'œil du chien. Son front était fort incliné sans être fuyant et la forme en était accentuée par un bonnet de coton rose qui prolongeait sa ligne, et qu'il portait sur ses cheveux bou-

Je m'attarde à le décrire, comme je m'attardais à le regarder, plein du vif plaisir que l'on prend à se sentir très proche d'un être dont tout nous sépare. Je pourrais longuement disserter sur cette impression et j'y aurais plaisir, mais il ne faut pas que je m'égare quoique j'ai parlé de lévriers, que j'ai failli enfier des souvenirs militaires, on sent bien que c'est à la petite commode au dessus de brèche bleue qu'il me faut revenir.

Je ne savais comment m'y prendre pour réusisr à en causer avec Marcel. Je le questionnai d'abord sur les gens qu'il déménageait. Il me dit que c'était très beau chez eux, mais je me méfie de son goût qui lui faisait apprécier particulièrement la statue de marbre blanc d'une femme en costume de bain. Je lui dis enfin que j'avais remarqué une petite commode ancienne fort à mon goût, et qui se placerait tout à fait bien chez moi, entre deux fenêtres, si par hasard ces bonnes gens consentaient à s'en défaire. Alors Marcel me rit au nez.

-Tu me fais mal! me dit-il. Puis il ajouta dans un argot que je traduis, qu'il regrettait bien que je ne fusse pas plus fin que nombre de sots (sent-on le texte original, sans la transcription) qui se laissaient prendre à pareil piège.

-Ballot! Tu ne sens donc pas tout de suite que c'est un antiqualre. un nommé Broutille, qui a mis ça là. Il s'entend avec mon patron pour placer un meuble ou deux sur le trottoir quand nous faisons un déménagement. Huit fois sur dix, un imbécile dans ton genre tombe dans le panneau. Mais, tu ne le croirais pas, c'est généralement un marchand qui se laisse prendre: les particuliers n'ont pas le culot de venir trouver les bonnes gens qui déménagent pour leur offrir d'acheter leur mobiller.

Le ton de Marcel m'amusait plus encore que la grosse malice qu'il me dévoilait. Et je me moquais de moimême qui avais si bien cru reconnactre sur la charmante commune le patine que confère aux vieux meubles un long et patient entretien domestique.—Pierre Lièvre.

La Vie Intellectuelle

DEUX ANNÉES EN RUSSIE

Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots du livre que le Docteur Juvin a fait paraître chez un Editeur nantais et qu'il a justement intitulé "la république juive des Soviets." Nous croyons utile de revenir sur ce bel ouvrage qui, précieux à tous égards, est fort susceptible, nous l'avons dit, d'apprendre beaucoup de choses sur le terrible cataclysme qui vient de s'abattre sur la Russie. Le Dr Juvin a passé deux années

en Russie; il en a rapporté un livre.

Livre de souvenirs, avant tout témoignage d'un homme qui a vu les choses dont il parle, qui a observé avec beaucoup de soin et qui rapporte fidèlement tout ce qui l'a surpris, frappé, ému. Mais ce livre de souvenirs n'a pas la monotonie d'un journal de route. Sa portée est bien plus haute, l'autour a voulu en faire -et il a réussi à le faire--une œuvre historique. Sous couleur de nous raconter ses souvenirs, il écrit l'histoire du bolchevisme russe et desvaines tentatives faites successivement par Koltchak, Denikine, Wrangel, pour la restauration de l'ordre russe. Cette histoire de la guerre civile russe est encore mal connue et elle est appréciée en France d'une manière fort diverse. Encore plus mal connue est l'histoire des trois républiques du Laucase qui se trouvent à présent sous le joug bolcheviste et auxquelles le Dr Juvin a consacré un long chapitre. A ce point de vue, le livre de notre compatriote de Cando est une contribution précieuse à l'histoire des bouleversements orientaux; les hommes politiques pourront le lire avec fruit aussi bien que tous ceux qui, en France, s'intéressent à ce problème du bolchevisme que les dernières négociations de Gênes et de la Haye ont mis au grand jour.

Mais le côté le plus intéressant de l'œuvre du Dr Juvin, c'est l'étude très intéressante qu'il a mise à l'entrée de son livre: l'étude des origines du bolchevisme. Il faut apprécier ici la méthode historique de l'auteur dont les observations valent aussibien pour expliquer l'avenement des Soviets que pour la nette compréhension de la vanité des efforts dirigés par les contre-révolutionnaires contre les hommes de Moscou.

Le livre s'ouvre par une étude bien brossée des mœurs russes à l'aurore de la guerre. C'est avec la rigueur des termes médicaux un véritable diagnostic qu'il nous apporte du bolchevisme. "Le bolchevisme, dit-il, a été imposé plus facilement à la Russie qu'à d'autres pays parce que certaines caractéristiques de l'âme russe la prédisposaient à ce malheurcomme certaines particularités d'un organisme humain peuvent le prédisposer à certaines maladies, sans toutefols pouvoir les créer."

C'est moi qui souligne la dernière phrase, qui fixe une sage nuance. Ces prédispositions de l'âme russe ce sont pour le Dr Juvin: le fatalisme, la poussée d'un nomadisme héréditane encore proche (la Russie n'a été "faite" que depuis peu). Enfin le Russe en toute occasion parle plutôt qu'il n'agit. S'il crée parfaitement dans l'ordre intellectuel, il ne crée guère dans l'ordre matériel ou

politique. En outre, il faut compter avec la situation sociale de la Russie; au sommet une aristocratie réactionnaire sans rapport avec la bourgeoisie et le peuple. Une bourgeoisie libérale en grande partie, avec une fraction importante disposée au nihilisme et à la révolution. Enfin l'immense majorité de la population faisant un tout parfaitement amorphe et encline à recevoir des ordres de maîtres quelconques. Avec cela, une religion sans influence dans toutes les classes de la société par suite du

manque d'instruction du bas clergé. Ainsi fut permis le règne d'une bande d'assassins de bas étage, intelligents mais sans culture-des Mecislas Charrier qui ont réussi --pour le malheur de la Sainte Russie.

Si ces "prédispositions" expliquent le bolchevisme, elles expliquent aussi l'insuccès de toutes les armées contrerévolutionnaires. Celles-ci, sous Kornilof, remportèrent d'écutants succès lorsqu'elles ne furent formées que d'officiers et d'une élite de cosaques. Lorsque Kornilof eut été tué et que le commandement passa au général Denikine, l'effectif passa de 20,000 à 200,000 hommes. L'armée des volontaires-ainsi s'appelaient déjà les éléments rassemblés par Kornilof-menaça un instant Mascou. Mais le manque d'énergie du commandant en chef, le manque de moralité de beaucoup de chefs, l'indiscipline de beaucoup d'officiers, et surtout la propagande des rouges fit beaucoup plus pour la dissoudre que les armes des bolcheviks. Le 27 mars 1920, la flotte des volontaires russes et les flottes alliées, française, anglaise et italienne, embarquaient à Novorossik les quelques milliers d'hommes qui restaient de l'armés Denikino, Précédement Koltchalk avait été rejuté en Sibérie, pris et fusillé. Ce fut alors que le général Wrangel, ancien collaborateur de Denikine, reçut de ce dernier le commandement des qu'elques milliers d'hommes qui avaient été transférés

A ce moment-là, dit le Dr Juvin, la partie était perdue. Mais si Wrangel avait eu le commandement des volontaires en lieu et place de Denikine; il n'est pas douteux que les. Soviets n'eussent à présent véçu. Ce fit lui, en effet, avec le minimum de moyens, qui porta aux Soviets coup le plus terrible de toute la guere civile.

Le Dr Juvin fait un éloge enthousiaste de Wrangel, général habil: et homme politique non moins adroit qui organise une grande armée et pacifie le Sud de la Russie, rassurant les populations par de sages mesures, fixant une première législation agraire, réprimant toutes les exactions, faisant renaître la paix dans tous les pays qu'il conquiert. Wrangel fut vaincu, chose étrange, par ses succès même. L'afflux des rouges déserteurs et prisonniers était si grand que ne pouvant nourrir et garder tous ces gens derrière son front il les enrégimenta. Ses troupes atteignirent ainsi presque 100,000 hommes, mais il en diminua progressivement la force combative. En outre, l'armée polonaise, après sa victoire devant Varsovie, ayant été arrêtée par Lloyd George dans sa marche vers Moscou, toutes les forces bolcheviks se rabattirent sur Wrangel qui ne put soutenir le choc.

Il reste, dit toutefois le Dr Juvin, que Wrangel a puissamment aidé la victoire polonaise de 1920 et rendu ainsi un grand service au monde. Et certes nous sommes bien de son avis: le soldat qui prouva en sept mois de commandement ses hautes qualités mérite mieux que la suspicion dont en s'est plu à l'entourer.

J'ai dit l'intérêt qui s'attachait à l'histoire des républiques du Caucase -le pays du pétrole, ne l'oublions pas-il faut s'étendre encore sur ce chapitre que le Dr Juvin a intitulé: "Faut-il ravitailler la Russie?"

A une époque où la famine russe est devenue comme le "leit-motiv" de toutes les conversations et tandis que des appels incessants sont lancés dans tout le monde occidental en faveur du malheureux peuple russe, le Dr Juvin conclut, lui, qu'il ne faut pasravitailler la Russie. Et voici ses raisons qui ne convaincront peut-être pas tout le monde, mais qu'il est équitable de donner:

10 La famine russe est imputable aux seuls bolcheviks: parce que les réquisitions ont dégoûté le paysan russe d'une culture devenue improductive et parce que les pays les plus fertiles de la Russie ont été dévastés en 1920-21 par les bolcheviks qui ont tiré de la "terre noire" tout ce qu'elle pouvait donner. 2 o La misère russe n'est pas un fait récent, elle remonte à 1919. Il est extraordinaire qu'on s'en soit ému en Europe Occidentale trois années plus tard, après une campagne menée par le Gouvernement de Moscou. 3 o La famine en Russie est distribuée sur certaines parties bien délimitées du territoire. On vit à Moscou et Petrograd et on n'a pas entendu dire que les gardes rouges se dévoraient entre eux. Le Gouvernement des Commissaires du peuple pourrait donc pour sa part ravitailler les affamés, il en laisse le soin à l'Europe. Ainsi on contribue directement à prolonger la durée du regime soviétique et par ricochet la misère russe qu'elle provoque...

Ces raisons sont solides, on ne peut le nier, elles méritent examen, venant d'un homme qui a vécu en Russie et qui, en l'occurrence, reflète l'opinion de Wrangel dont la proclamation récente à ce sujet est passée inaperçue.

Cette courte étude montre l'intérêt qui s'attache au livre du Dr. Juvin. Elle suffit pour en recommander la lecture à tous ceux que le problème russe intéresse, à tous ceux que le bolchevisme inquiète, à tous ceux qui croient que le progrès n'est pas une chose fatale et qu'il existe une civilisation à sauver.-René Dubar.

LES FORETS DU LIMOUSIN

On mande de Limoges:

Si, dans le midi, les forêts brûlent, dans le Limousin elles meurant. Le fait m'a été confirmé par un des plus gros propriétaires fonciers de notre région, qui possède aux limites de la Haute-Vienne et de la Charente, plusieurs centaines d'hectares de forêts.

"De quelle maladie meurent nos arbres, m'a-t-il dit? Je n'en sais rien; ce qui est sur c'est qu'ils sont atteints gravement. On les voit soudain se dessécher par la tête, tomber leurs feuilles et ne plus présentr bientot qu'un squelette. Ils périssent en moins de trois semaines. Ce sont surtout ceux de 30 à 40 ans qui sont frappés. Dans un seul de mes bois, j'en ai déjà perdu plusieurs milliers. Les bûcherons qui l'exploitent n'y comprennent rien. C'est la première fois, m'ont-ils affirmé, qu'ils voient chose pareille. La maladie n'est pas encore dans toute la région; mais elle se propage rapidement. Quelques-uns des arbres que je possède à une vingtaine de kilomètres de ma grande forêt commencent à se dessécher. L'immense forêt du camp de la Braconne que je traversais, cette semaine, est également atteinte. Si le mal n'est pas enrayé, il aura vite fait d'enlever à notre region une de ses plus belles parures."

On sait déjà que les heaux châtaigniers limousins souffrent de la maladie de l'encre contre laquelle luttent en Haute-Vienne et dans la Corrèze, de nombreux spécialistes. Mais cette fois ce sont toutes les essences qui sont atteintes et par un mal qui semble beaucoup plus grave

et plus dévastateur que l'encre. Les bois taillis ne sont pas touchés, mais seulement les arbres d'un cer-